Maria Pia di Bella, Essai sur les supplices. L'état de victime

Paris, Hermann, coll. « Savoir Lettres », 2011, 336 p.

Daniel Vidal

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/24520>

DOI : 10.4000/assr.24520

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 décembre 2012

Pagination : 160

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Daniel Vidal, « Maria Pia di Bella, Essai sur les supplices. L'état de victime », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2012, mis en ligne le 28 février 2013, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/assr/24520> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.24520>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

© Archives de sciences sociales des religions

Maria Pia di Bella, Essai sur les supplices. L'état de victime

Paris, Hermann, coll. « Savoir Lettres », 2011, 336 p.

Daniel Vidal

RÉFÉRENCE

Maria Pia di Bella, Essai sur les supplices. L'état de victime, Paris, Hermann, coll. « Savoir Lettres », 2011, 336 p.

- 1 Palerme, 1541. Le mouvement de la Contre-Réforme arme les âmes et les institutions pour faire face à la propagation de l'hérésie. La cité sicilienne se réécrit à même son sol, ouvre son corps physique et social en agençant ses rues, et la conquête de nouveaux espaces, en forme d'immense croix. Pietro Paolo Caporella de Potenza, frère mineur, fonde la *Compagnia del Santissimo Crocifisso*. Sa mission : les trois derniers jours avant leur exécution, assister les condamnés à mort pour sauver leur âme, sans doute, mais surtout pour que leurs ultimes actes et paroles témoignent en place publique de leur acquiescement volontaire à leur destin, une fois libérés de leurs péchés, et, ainsi « innocents », imitant en leurs derniers instants la Passion du Christ et son cheminement au Calvaire. De son statut de coupable, forcer le passage du

- condamné à l'état de victime innocente. Métamorphose contrainte de s'effectuer selon un rituel implacable, que Maria Pia Di Bella analyse à partir de ressources documentaires largement méconnues, et dans le cadre d'une réflexion anthropologique sur la société palermitaine à laquelle furent consacrés plusieurs de ses ouvrages précédents – notamment *Dire ou taire en Sicile* (2008, trad. fr. Le Félin, 2011). La procédure qui va se dérouler dans le « tribunal divin » en la chapelle de la prison (la *vicaria*), pour obtenir du condamné la totale prise en charge de sa faute, et sa rémission entière octroyée par les confesseurs, aristocrates tout de blanc vêtus, les *Bianchi*, consiste ainsi à produire ce que l'auteur appelle la « pure vérité », dégagée, pour cet instant seulement, de toute violence, sinon celle d'un symbolisme impératif, et irrécusable, qui va s'exercer dans ces trois journées de méditations, interrogations, recommandations, discours, implorations, etc. À tout prix, et selon un scénario sans échappatoire, transfigurer le coupable en victime innocente, à l'image du Christ. Et donc, en la même image, faire des tortures subies avant l'intervention des *Bianchi*, et les supplices infligés aux condamnés dans leur parcours vers l'échafaud, les emblèmes vivants de la re-mise à mort de l'homme-Jésus. Dans son ouvrage princeps, *La Pura verità. Discarichi di coscienza intesi dai Bianchi (Palermo, 1541-1820)*, 1999, M. P. Di Bella avait déjà longuement analysé les critères et moyens mis en œuvre pour l'obtention de cette exceptionnelle mutation dans l'ordre des valeurs. L'essai présent en résume les caractéristiques essentielles, et leurs résonances sociales et religieuses.
- 2 Ce serait faire contresens, d'un coupable transfiguré en victime – et désormais dit l'*Affligé* – et livré ainsi au regard du peuple, d'en conclure à la mise en scène sacrificielle du bouc émissaire chargé de tous les péchés, en lequel la communauté sociale verrait ses « crimes » expulsés de son sein. Le supplicié, ici, est délesté de toute « faute », et son calvaire est ainsi attestation d'un christ toujours agonisant pour le salut des hommes. Le peuple, au reste, ne s'y trompe pas, qui crée, en l'église de la Madonna del Fiume, un

culte « des âmes des corps décollés », dont Leonardo Sciascia écrivait qu'il est « l'un des cultes les plus spontanés, qui se soient manifestés dans l'Église catholique sicilienne [...] le culte pour les âmes du purgatoire s'étant fondu à celui des corps décollés ». Je reviendrai sur ce dernier aspect. Le traité de Vincenzo Parisi, *Direttorio per l'esercizio del conforto* (4^e édition, 1787), permet à l'auteur de reconstituer le rituel présidant à la substitution de la figure de l'innocent à celle du criminel. Ôter le péché de l'âme de l'Affligé suppose que celui-ci, ayant « scandalisé le monde par sa mauvaise vie, puisse [...] maintenant l'édifier par une bonne mort ». Figure contre figure, analyse l'auteur, à partir des thèses d'E. Auerbach sur la thématique des « *figurae* », modèles l'un à l'autre se substituant. Criminel/Affligé/ Christ. De celui-là à celui-ci, étroite est la porte : il convient cependant qu'on la franchisse, et que le condamné soit le Christ renouvelé. Cela passe par l'exigence absolue de soumission à la Vierge Marie, trois jours durant sollicitée sans relâche par les « confesseurs ». Et cette autre figure, plus essentielle encore, devant laquelle le condamné est requis de se prosterner, et de faire adoration : *Ecce Homo*. Voici l'homme, contre qui Pilate n'a rien « trouvé » qui fût damnable, mais que la foule demande qu'il soit crucifié. À la place d'un véritable coupable. Le condamné rassemble en une seule figure les deux moments de la Passion, quand l'innocence est suppliciée à la place de la culpabilité, en l'absence de toute faute désormais objet de rémission. Aussi bien, ces condamnés sont-ils considérés comme saints, eux qui vont à leur exécution comme Christ à sa crucifixion. Si *Ecce Homo* est bien la représentation de la personne du Christ condamnée avant même toute justice, elle est attestation de ce qui noue étroitement l'homme-Jésus et le principe de souffrance. Dont les condamnés aux mains des *Bianchi* épousent à la perfection le modèle, *hic et nunc*. Et pour l'éternité.

- 3 Dans la présentation de ce « théâtre de la pénitence », où tout est mis en jeu pour qu'aveu du crime, rémission de la faute, et imitation christique métamorphosent le condamné en instrument du salut, Maria Pia Di Bella insiste sur le statut du purgatoire, dont Jacques Le Goff a analysé la « naissance » – « espace » intermédiaire où le paradis le dispute à l'enfer, et que viennent désormais « habiter » les décollés. Ces hommes de double figure, où culpabilité et innocence entrent en improbable et cependant nécessaire conjonction, vont être très vite appelés à faire intercession pour les gens du peuple en crainte des peines éternelles. Un culte, on l'a vu, se déploie sur l'espace même où les transfigurés ont été suppliciés. Mais cela ne se pouvait que si le travail des *Bianchi* à même le corps et l'âme des condamnés, avait été conduit de façon à ce que la « vérité » atteinte par leur tribunal ne soit pas sujette à caution. À l'opposé de la vérité inquisitoriale extorquée sous torture, et qui ne peut tenir lieu de preuve indubitable, les confesseurs des derniers jours veulent que les paroles des coupables soient « pure vérité », et que le rituel se boucle ainsi sur la certitude que tout ce qui fut dit fut vrai. Et que cela demeure couvert par le secret des confessions obtenues. Les « décharges de conscience » que les futurs suppliciés dictent à leurs confesseurs, si elles ne doivent pas remettre en question les preuves de leur culpabilité, doivent aussi s'abstenir de nommer le véritable auteur d'autres crimes que l'on a attribués au condamné. « Sanction du nom », « omertà pieuse » écrit Di Bella, anonymat rigoureux « refus catégorique de la dénonciation sous toutes ses formes », afin que différence soit faite avec le principe conducteur de l'inquisition, cet enchaînement des noms en catastrophe. Ici, « au lieu de la spirale des noms à donner, des noms à retrancher ». On pressent qu'en terre sicilienne, ce silence sera de longue durée, venant du fond même d'une culture modelée par des impératifs religieux.

- 4 Si nul, condamné à mort, ne peut échapper au jugement de Dieu, nul ne peut, face au Tribunal des *Bianchi*, garder quelque espérance. C'est dans l'instance d'un désespoir sans recours, que doit s'effectuer cette transmutation du coupable en innocent. Et c'est en tant que figure d'un christ emblème d'innocence que le condamné peut alors subir à nouveau tous les supplices dans son parcours public vers l'échafaud. Inversion des places, conversion radicale, qui doivent permettre la réconciliation du peuple avec lui-même et de l'Église avec son ministère. Mais à travers cette œuvre de transfiguration déployée au seuil de la mort, l'auteur désigne un autre enjeu, de plus vaste importance s'il se peut, qui ne concerne plus la mort comme peine, mais la peine de mort. Distinguant le péché, qui ressortit de Dieu, du délit, qui relève du jugement des hommes, Cesare Beccaria (1738-1794) publie en 1764 *Dei delitti et delle pene* (*Des délits et des peines*, trad. fr. 1966), plaider contre la peine de mort, qui enthousiasme les Encyclopédistes et reçoit le parrainage de Voltaire dans sa conquête de l'Europe. Tout le droit pénal devait en être bouleversé. S'oppose à cette conception le traité de Steinbart (1769), qui récuse toute « préparation » à la mort des condamnés, et toute espérance de grâce et d'imitation christique. La « conversion » est un leurre, dont Kant dira « l'impossible miracle immédiat » qui rendrait le condamné « soudain tel que celui qui a bien usé de sa vie entière ». Au-delà de cette divergence sur les ultimes moments d'un supplicié, c'est le supplice même qui est mis en jeu et en cause, la fonction de l'aveu, et le cadre culturel et juridique qui décident de la culpabilité ou de l'innocence du sujet. Maria Pia Di Bella propose *in fine* sur ces bases un nouveau temps de sa quête, dans une Amérique traversée par les grands débats sur les couloirs de la mort, les preuves scientifiques de l'innocence ou de la culpabilité, et les rapports entre victimes et coupables. Du culte sicilien des « corps décollés » aux associations américaines luttant contre la peine de mort ou pour son maintien, la victime en tous ses états devient ainsi l'acteur central d'une anthropologie de l'univers morbide de la faute.